

jamais la rencontre fortuite de troupes mal guidées n'amène d'encombrement ou de confusion. C'est là, dans un camp d'instruction, l'enseignement le plus fécond pour les états-majors qui donnent les ordres, aussi bien que pour les troupes qui les exécutent.

Si vous prenez, à l'heure actuelle, cent Français, et si vous leur posez cette question : Napoléon III était-il un bon général ? il n'y en aura probablement pas un qui vous répondra affirmativement. Tous vous diront que l'Empereur n'entendait absolument rien à l'art de la guerre. Tous se tromperont, je ne crains pas de l'affirmer. Au camp de Châlons, l'Empereur, qui commandait en chef, ne se faisait aider par aucun des militaires expérimentés qui l'entouraient. Il réglait lui-même l'emploi de la journée, établissait le plan général des grandes manœuvres qu'il dirigeait en personne, et dictait à son chef de cabinet militaire les ordres détaillés d'exécution, pour les généraux de division et les chefs de service. Pendant toute la journée, on le voyait faire son métier de général devant tout le monde, et on voyait ses aides de camp galoper de côté et d'autre, pour porter de nouveaux ordres, pour rectifier les erreurs commises. Aux yeux de tout le monde, soldats et officiers, il faisait preuve d'une grande connaissance des règles de la tactique, et nous inspirait à tous une réelle confiance dans ses capacités militaires. Voilà la vérité.

Toutes les semaines, une série d'invités arrivait au quartier impérial : maréchaux de France, grands dignitaires ou étrangers illustres. En leur honneur, l'Empereur donnait de grands dîners auxquels, en dehors des généraux, les colonels, et même les lieutenants-colonels, étaient fréquemment conviés. L'un de ces dîners est resté dans ma mémoire, à cause d'une scène assez étrange qui le marqua. A ce moment, c'était peu de temps avant la levée du camp, l'Empereur

avait pour hôtes le maréchal Pélessier, duc de Malakoff, et le vieux maréchal de Castellane qui commandait à Lyon, un vétéran du premier Empire, dont les excruciations légendaires ne doivent pas faire oublier la haute science d'éducateur militaire qu'il déployait dans tous ses commandements. Castellane a été l'idole des Lyonnais, après avoir été leur plastron. Il s'était imposé à eux par ses allures de général de la guerre de Sept ans, par son goût pour l'uniforme ; on prétendait, là-bas, qu'il couchait avec son bâton de maréchal. Par ses ardeurs militaires infatigables, par ses alertes continuelles, par ses duretés égales pour les officiers et les soldats, par ses grandes revues, par sa façon de se mêler au peuple et de déboucher, toujours à cheval, sur la place Bellecour, à la même heure sonnante, il avait forcé la sympathie, à force de surexciter la curiosité. Ce soir-là, il y avait une cinquantaine de couverts à la table impériale. Je revois encore le maréchal Pélessier à la gauche de l'Empereur et le maréchal de Castellane en face de lui, de l'autre côté de la table. La question roulait sur un sujet déjà traité par l'Empereur : l'attribution des batteries d'artillerie, en temps de guerre, aux divisions d'infanterie et de cavalerie. On sait que, dans ce cas, les batteries font partie intégrante des divisions, au même titre que les autres troupes, et sont, comme elles, à la disposition des divisionnaires. L'Empereur pensait que, pour sauvegarder les droits et les intérêts des artilleurs, ces batteries devraient n'être pas attribuées aux divisions, mais seulement prêtées, en vue d'une action déterminée, pour rentrer ensuite sous l'autorité directe de leurs chefs hiérarchiques naturels. Son contradicteur était un de ses aides de camp : le général Espinasse, celui-là même qui allait bientôt, à Magenta, trouver la mort d'un héros. Il faisait valoir, contre l'opinion de l'Empereur, les raisons les plus fortes.

Tout à coup, le maréchal de Castellane, se mêlant à la conversation, crut apporter un argument décisif à l'Empereur en lui disant : « Sire, Votre Majesté a tellement raison que moi-même, au camp de Sathonay, je ne fais pas autrement. »

Mais le général Espinasse n'était pas facile à démonter, et ne trouvant pas convaincante la raison fournie par le maréchal, il répliqua : « Parbleu ! à Sathonay comme ici, on est en pleine paix ; on fait tout ce qu'on veut. Cela ne prouve absolument rien pour la guerre. »

A ces mots, la susceptibilité du vieux maréchal s'éveille ; il se soulève à demi sur sa chaise, et, tendant le bras avec un geste menaçant, il dit au général qui ne sourcilla pas : « Apprenez, monsieur le général, qu'en 1813, je commandais déjà en second un régiment de Gardes d'honneur, et que j'ai, autant que vous pouvez l'avoir, l'expérience de la guerre. »

La scène devenait pénible. Instinctivement, et comme pour y mettre fin, le maréchal Pélissier se leva ; mais l'Empereur restant assis, personne ne bougea. Et presque aussitôt, le maréchal, confus de la faute qu'il venait de commettre contre l'étiquette, se rasseyait. Alors seulement, l'Empereur se leva à son tour, et tous les convives quittèrent la table, contents de voir se terminer ainsi une discussion qui tournait mal. Tout le monde, d'ailleurs, était de l'avis du général Espinasse, sauf peut-être les grands chefs de l'artillerie jaloux de leurs prérogatives, comme les autres, du reste, mais personne ne l'avait soutenu. L'Empereur ne pensait pas comme lui ! Ce qui n'empêche pas que ce grand soldat, dont la mort n'a pas été célébrée comme elle aurait dû l'être, à cause du rôle politique qu'il joua naguère, avait raison. Et le système qu'il défendait a définitivement prévalu.

Chaque dimanche, nous avions la messe au camp, et cette solennité à la fois militaire et religieuse, plus

encore que les manœuvres, attirait des foules innombrables, qui venaient s'entasser jusque dans les wagons à bestiaux du chemin de fer qui relie Châlons au camp. Le spectacle méritait cet empressement, car il était féérique. En avant du front de bandière, à proximité du quartier impérial, sur un léger monticule qui l'exposait de toutes parts à la vue, l'autel était dressé, entouré de sapeurs, immobiles sous l'éclair de leur hache et la neige de leur tablier. Dans leur splendide uniforme de grande tenue, l'artillerie avec toutes ses pièces attelées, la cavalerie à cheval, toutes les troupes assistaient à l'office divin, disposées en rayons concentriques dont le calice d'or semblait le noyau.

L'Empereur, suivi de tous les généraux et escorté d'un état-major presque aussi nombreux qu'un régiment, se rendait à pied à la messe. Lorsqu'il apparaissait, les troupes présentaient les armes, les tambours battaient aux champs, les clairons et les trompettes sonnaient. Puis, toutes les musiques attaquaient l'air national que punctuaient les salves de l'artillerie. C'était indescriptible, et les plus sceptiques d'entre nous étaient, à tout ce bruit accueillant l'homme derrière lequel semblait marcher la patrie debout, traversés par des frissons électriques, qui raidissaient les membres pour se résoudre en une goutte d'eau dans les yeux.

Pendant la messe, le général de brigade, qui commandait les troupes pour la circonstance, lançait à pleine voix les commandements nécessaires. Tous les brigadiers se succédaient dans ce service, et je me souviens que d'eux tous, c'était le général Lebœuf, commandant la brigade d'artillerie, qui remportait la palme, pour la magnificence de son organe. Sa voix roulait, comme une onde sonore, harmonieuse et rythmée, sur toute la Garde Impériale. Il eût fait un chanfre colossal.

A l'élévation, le commandement de : « Genou terre ! »

retentissait. L'état-major doré se courbait, l'infanterie s'agenouillait en présentant les armes. Sur les chevaux immobiles, les crinières, les aigrettes et les plumes s'abaissaient derrière les raies lumineuses des sabres. Les canons tonnaient, environnés de blancs nuages. Et, au-dessus de toutes ces forces, de toutes ces gloires, de tous ces dévouements prosternés, le disque blanc de pure farine de froment montait vers le ciel, entre les doigts du prêtre.

C'était magnifique et grandiose; et c'était une pensée profonde et salutaire que celle de donner un pareil éclat au service religieux, parce que c'était montrer à tous ces hommes promis à la mort l'image d'un Dieu qui s'éveillera toujours, quoi qu'on fasse, dans le cœur du soldat, au moment du danger. Vouloir détruire les sentiments religieux, c'est vouloir détruire les sentiments militaires. Le jour où il n'y aurait plus de croyants, il n'y aurait plus de soldats, parce qu'aucune vision divine ne se pencherait plus sur l'homme, pour lui dire qu'en offrant son sang à la patrie, il trouvera là-haut des récompenses plus grandes et plus nobles que les éphémères jouissances d'ici-bas qu'on lui demande de sacrifier.

C'est très joli le séjour sous la tente et l'habitation d'un camp, lorsqu'il fait beau; mais lorsqu'il pleut et lorsque l'inondation vient se glisser sous la couverture du troupier, cela manque de gaieté! L'automne de 1857 ayant été pluvieux, l'Empereur se décida à lever le camp le 10 octobre. Auparavant, il y avait fait venir, pendant toute une semaine, la division de cavalerie de Lunéville, et quarante escadrons évoluèrent ensemble dans la plaine. J'espérais qu'on en profiterait pour simuler une de ces grandes opérations d'ensemble, dont on aurait pu aller chercher l'exemple dans les guerres du premier Empire. Il n'en fut rien; on se borna à exécuter des charges en masse, dont probable-

ment personne ne serait jamais revenu, si les troupes que nous assaillions avaient eu des balles dans leurs fusils. Puis, les régiments reprirent, par étapes, le chemin de leurs garnisons, et, le 20 octobre, les chasseurs de la Garde étaient rentrés à Fontainebleau. Je recommençai dans la forêt, moins vaste et moins importante que celle de Compiègne, mais plus variée et infiniment plus pittoresque, mes chevauchées quotidiennes, avec l'aimable compagnon de route qui ne devait plus me quitter dans la vie.

Les officiers supérieurs de la Garde avaient l'habitude de profiter du privilège qui leur était concédé, comme à leurs collègues du reste de l'armée, d'aller présenter leurs hommages à l'Empereur, en assistant à la messe, le dimanche, aux Tuileries. On faisait généralement cette démarche à la rentrée de la Cour et à la fin de l'hiver. Nous tenions beaucoup à ce droit, parce qu'après la messe, l'Empereur nous accordait à tous quelques instants d'entretien, en audience publique. La plupart d'entre nous y venaient pour faire acte de déférence, mais quelques-uns en profitaient pour solliciter des faveurs ou exposer des doléances. Dans ces deux cas, l'Empereur demandait une note qui était généralement préparée d'avance, et toujours, à bref délai, l'officier recevait une réponse prouvant que l'Empereur s'était fait rendre un compte très exact de l'affaire dont on l'avait entretenu.

Que de libéralités discrètes ont été ainsi accordées! Que de réparations légitimes sont sorties de cette audience!

Cette messe du dimanche avait un cérémonial invariable et simple. Les officiers généraux et supérieurs qui voulaient assister à la messe, les personnes de l'ordre civil qui y avaient été invitées, et parmi elles quelquefois des dames, entraient aux Tuileries par le pavillon de l'Horloge, prenaient le grand escalier de

droite et se rendaient dans la galerie qui servait à la fois de vestibule et de tribune à la chapelle. Au premier coup de midi, un huissier ouvrait la porte à deux battants et annonçait : L'Empereur ! On voyait arriver un cortège ainsi composé : deux écuyers, les chambellans, les officiers d'ordonnance, les aides de camp, le personnel qui prenait le service de semaine ou le quittait ; puis, les grands dignitaires de la couronne, le grand écuyer, le grand veneur, le grand chambellan, etc., tous en grand costume. Derrière eux, venait l'Empereur, donnant le bras à l'Impératrice, accompagnée de sa dame d'honneur et des dames du Palais. Le maréchal commandant l'armée de Paris et le commandant de la Garde Impériale, en grand uniforme et suivis de leurs aides de camp, fermaient la marche. La Cour entendait la messe soit dans le chœur, soit dans la tribune de la chapelle. L'office était généralement court, excepté pendant le carême, car alors il y avait sermon prêché par différents prédicateurs de plus ou moins de renom. C'est là que j'ai entendu et vu, sous les habits sacrés, un homme très connu, qui a passé du judaïsme dans la prélature et de la prélature dans l'élégance mondaine. Il avait été le confesseur des dames de la Cour, qui le trouvaient très gentil. Je crois qu'après avoir essayé d'expliquer les mystères sacrés, il s'est adonné à l'étude des mystères profanes. On l'appelait Baüer.

Quand l'officiant disait : *Ite, missa est*, tous les militaires qui avaient assisté à la messe venaient se ranger, par ordre de grade, dans la galerie qui précédait la salle des Maréchaux, et que traversait bientôt le cortège impérial. L'Empereur reconduisait l'Impératrice jusqu'à la salle des Maréchaux et revenait aussitôt, pour donner audience à ses officiers, en commençant par le plus élevé en grade. Un chambellan demandait à chacun son nom et quelques indications

rapides, les disait tout bas au grand chambellan qui les transmettait à l'Empereur, au fur et à mesure. On échangeait alors quelques mots avec le Souverain, puis on allait saluer, en se retirant, les deux grands chefs militaires qui assistaient à toute la cérémonie.

Dans les premiers jours de décembre, j'allai ainsi présenter mes devoirs à l'Empereur, qui eut avec moi le petit dialogue suivant :

— Êtes-vous toujours bien aux chasseurs de la Garde ?

— Parfaitement, Sire.

— Ce qui n'empêche pas que vous ne seriez pas fâché de les quitter ?

— Je suis aux ordres de l'Empereur.

— Je vous ai promis la première place vacante. Comptez sur moi.

Une poignée de main, mon audience était terminée ; et je me retirai, convaincu que je venais de causer avec le plus grand souverain et avec l'homme le plus spirituel du monde.

Le *Moniteur* du 30 du même mois enregistrait ma nomination de colonel du 1^{er} de cuirassiers, en garnison à Versailles, en remplacement du colonel de Cambiaire, nommé *in extremis* général de brigade. J'allais donc me retrouver sous les ordres de mon ancien chef aux spahis, le général d'Allonville, qui commandait la division de cavalerie à laquelle appartenait mon nouveau régiment. Ce qui ne me troublait nullement, quoique je ne fusse point, comme on dit, dans ses petits papiers. Mon remplaçant aux chasseurs, le lieutenant-colonel Cassagne, était déjà arrivé à Fontainebleau, depuis plusieurs jours, sans que ma lettre de service me fût encore parvenue. J'avais, au ministère de la guerre, un ami, le sous-chef du bureau de la cavalerie, qui était l'obligeance même, M. Devilliers. J'allai le voir pour tirer la chose au clair, et je trouvai précisément chez lui le général d'Allonville.

— Vous arrivez bien, me dit le général; justement je m'occupais de vous.

— C'est trop de bonté, mon général, et puis-je espérer de savoir comment j'ai pu éveiller votre sollicitude?

— Voilà : je disais à M. Devilliers que vous n'étiez point fait pour commander un régiment de gros frères. Vous êtes trop jeune, trop actif. Je priais notre ami de vous faire permuter avec le colonel Guérin de Walderback, et de vous envoyer commander le 3^e régiment de spahis, à Constantine.

— Je ne puis assez vous remercier, mon général, répliquai-je sans hésiter, de l'intérêt que vous voulez bien continuer à me porter. Mais vraiment, je ne saurais en profiter. D'abord, j'ai pour principe d'aller toujours où m'envoie la fortune. Si elle m'avait expédié en Afrique, j'y serais allé sur l'heure. Mais quitter le commandement d'un régiment régulier, dans une division active, pour aller, volontairement, prendre celui des spahis, où l'action du colonel est à peu près nulle, ce serait faire un aveu d'impuissance. Il n'y a pas dix-huit mois que je suis revenu d'Afrique, après y être resté vingt ans. J'ai donc le droit de profiter des règlements qui autorisent un officier à rentrer en France, après sept années consécutives passées en Algérie. Ce droit, je suis décidé à le faire valoir, et je tiens au commandement du 1^{er} de cuirassiers qui, entre autres avantages, m'offre celui de revenir sous vos ordres.

Le général n'insista pas, et peu de jours après, je recevais ma lettre de service. J'allais quitter Fontainebleau, lorsque j'appris, le soir du 15 janvier, l'épouvantable attentat auquel l'Empereur et l'Impératrice venaient d'échapper, à la porte de l'Opéra, et d'échapper miraculeusement, on peut le dire, quand on songe au nombre de victimes que les bombes d'Orsini avaient abattues autour de la voiture impériale.

Paris et la France, qui ne devaient s'habituer que

bien plus tard aux inconvénients de la propagande par le fait des anarchistes, furent en proie à une stupeur et à une indignation indicibles. Et l'opinion publique sanctionna d'avance les mesures d'exception qu'on allait prendre, pour prévenir le retour de pareils crimes. L'armée partagea ces sentiments. Spontanément, tous les régiments envoyèrent à l'Empereur des adresses, pour protester à la fois de leur horreur et de leur fidélité.

Ce fut à peu près à cette époque que le hasard me remit en présence d'un de mes anciens camarades aux spahis : le comte Vimercati. Ce n'était plus le proscrit d'autrefois, venant abriter son infortune sous le burnous rouge. C'était un officier supérieur sarde et, mieux que cela, une sorte d'ambassadeur marron, secret, de la cour de Piémont, chargé par le comte de Cavour de ces missions diplomatiques qu'on doit pouvoir désavouer, au besoin. Une intimité renouée avec Fleury, auquel l'unissait une communauté de goûts et d'amour de l'intrigue, l'avait mis en grande faveur auprès des maîtres, et on peut dire qu'à ce moment, les véritables plénipotentiaires entre le Piémont et la France étaient Fleury et lui.

Au régiment, je n'avais pas lié commerce d'amitié avec Vimercati, et en le retrouvant à Paris, après quinze ans, je restai sur mes gardes. Nos caractères ne sympathisaient pas. Je rendais justice à son intelligence supérieure, à son esprit fin, délié, et même aux qualités militaires dont il devait faire preuve plus tard en Italie, à l'état-major du maréchal Canrobert; mais je n'aimais et je n'aime encore que les hommes et les fleuves dont on voit le fond. Cependant, quand nous nous rencontrâmes, nous causâmes. J'ai encore dans la mémoire une phrase qu'il me dit, à cette époque, presque dix-huit mois avant la guerre d'Italie, et alors que personne n'y songeait certainement, excepté ceux qui la préparaient :

« Mon cher camarade, retenez bien ceci : la France et le Piémont se battront contre l'Autriche, en Lombardie. L'empereur Napoléon III a un programme en deux chapitres :

« Premier chapitre. L'Italie libre des Alpes à l'Adriatique. — Deuxième chapitre. La rive gauche du Rhin restituée à la France. »

Ce prophète est mort général et sénateur du royaume d'Italie, après une existence pleine d'orages et de brouillards.

VIII

AUX CUIRASSIERS.

Notre brigade de Versailles. — Une revue à Satory. — Le brunissage. — Un pari. — Manœuvre impériale. — Souvenir d'Austerlitz. — Artilleurs frondeurs. — Un coup de clairon. — La guerre d'Italie. — Canrobert sauveur de Turin. — Guides et hussards. — La rentrée des troupes. — Aux lanciers. — Histoire d'une caisse.

Me voilà donc colonel de cuirassiers; et quiconque a pénétré dans l'âme d'un soldat, quiconque sait, par conséquent, ce qu'il y a de naïf, et même d'un peu enfantin, dans cette âme, pensera déjà que j'étais à la fois heureux et fier de cette situation nouvelle, justement parce qu'elle faisait contraste, d'une manière saisissante, avec toutes celles que j'avais occupées jusque-là. Lorsque je dis adieu à mes petits chevaux barbes qui cabriolaient sous moi, pour enfourcher un grand destrier à l'encolure puissante, à la croupe monumentale; lorsque sur mon front, habitué au turban, au képi et au léger talpack, j'assurai le grand casque surmonté de l'aigrette blanche et d'où pendait la crinière légendaire, noir vestige des grands cheveux de nos aïeux allant au combat; lorsque je sentis sur mon torse, à la place des souples étoffes d'autrefois, la lourde caresse d'une carapace d'acier, à l'intérieur matelassé; lorsque dans ma main flamboya la latte immense, non seulement j'oubliai,